

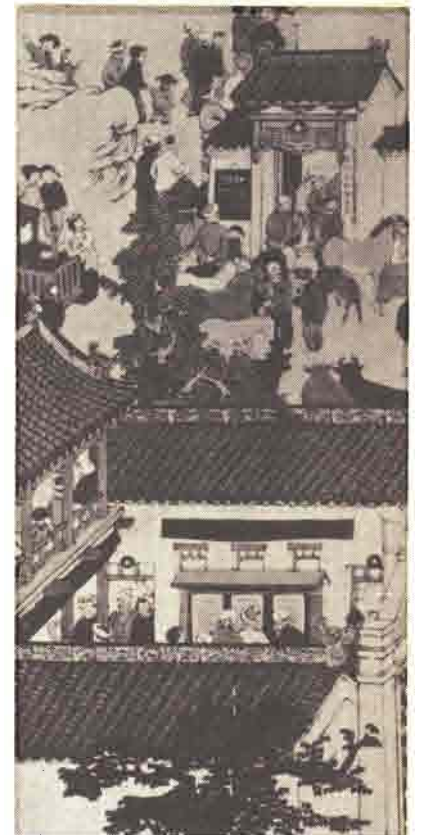
# La Quinzaine

3 f

littéraire du 1<sup>er</sup> au 15 mai 1970

**Coindreau  
parle  
de  
Faulkner**

**Expositions  
à  
Paris**



**Caillois**

**94**

**Linguistique  
Barthes  
Kristeva  
Benveniste**

# L'étrangère

par Roland Barthes

Quoique récente, la sémiologie a déjà une histoire. Dérivée d'une formulation tout olympienne de Saussure (« On peut concevoir une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale »), elle ne cesse de s'éprouver, de se fractionner, de se désituer, d'entrer dans ce grand carnaval des langages décrit par Julia Kristeva. Son rôle historique est actuellement d'être l'intruse, la troisième, celle qui dérange ces bons ménages exemplaires, dont on nous fait un casse-tête, et que forment, paraît-il, l'Histoire et la Révolution, le Structuralisme et la Réaction, le déterminisme et la science, le progressisme et la critique des contenus. De ce « remue-ménage », puisque ménages il y a, le travail de Julia Kristeva est aujourd'hui l'orchestration finale : il en active la poussée et lui donne sa théorie.

Julia Kristeva  
*Séméiotiké,*  
*Recherches pour une sémanalyse.*  
Coll. Tel Quel.  
Le Seuil éd., 381 p.

Lui devant déjà beaucoup (et dès le début), je viens d'éprouver une fois de plus, et cette fois-ci dans son ensemble, la force de ce travail. *Force* veut dire ici *déplacement*. Julia Kristeva change la place des choses : elle détruit toujours le dernier préjugé, celui dont on croyait pouvoir se rassurer et s'enorgueillir ; ce qu'elle déplace, c'est le *déjà-dit*, c'est-à-dire l'insistance du signifié, c'est-à-dire la bêtise ; ce qu'elle subvertit, c'est l'autorité, celle de la science monologique, de la filiation. Son travail est entièrement neuf, exact, non par puritanisme scientifique, mais parce qu'il prend toute la place du lieu qu'il occupe, l'emplit *exactement*, obligeant quiconque s'en exclut à se découvrir en position de résistance ou de censure (c'est ce qu'on appelle d'un air très choqué : le terrorisme).

Puisque j'en suis à parler d'un lieu de la recherche (laissant à quelques citations que j'ai choisies le soin de rappeler les articulations de cette pensée), je dirai que pour moi

## La sémanalyse

« Le problème de l'examen critique de la notion de **signe** se pose à toute démarche sémiotique : sa définition, son développement historique, sa validité dans, et ses rapports avec les différents types de pratiques signifiantes. La sémiotique ne saurait se faire qu'en obéissant jusqu'au bout à la loi qui la fonde, à savoir la désintronisation des démarches signifiantes, et ceci implique qu'elle se retourne incessamment sur ses propres fondements, les pense et les transforme. Plus que « sémiologie » ou « sémiotique », cette science se construit comme une critique du sens, de ses éléments et de ses lois — comme une **sémanalyse** ».

## L'écriture et la science

« Si le sémioticien vient après l'écrivain, cet « après » n'est pas d'ordre temporel : il s'agirait, pour l'écrivain aussi bien que pour le sémioticien, de **produire** simultanément **des langages**. Mais la production sémiotique aura la particularité de servir de transmission entre deux modes de production signifiants : l'écriture et la science ; la sémiotique sera donc le lieu où la distinction entre elles est destinée à s'articuler ».

## L'histoire

« Faisant éclater la surface de la langue, le texte est l'objet » qui permettra de briser la mécanique conceptuelle qui met en place une linéarité historique et de lire une **histoire stratifiée** : à temporalité coupée, récur-

ve, dialectique, irréductible à un sens unique mais faite de type de **pratiques signifiantes** dont la série plurielle reste sans origine ni fin. Une autre histoire se profilera ainsi, qui sous-tend l'histoire linéaire : l'histoire récursivement stratifiée des **signifiants** dont le langage communicatif et son idéologie sous-jacente (sociologique, historiciste, ou subjectiviste) ne représentent que la facette superficielle ».

## Le texte

« Nous définissons le **texte** comme un appareil translinguistique qui redistribue l'ordre de la langue, en mettant en relation une parole communicative visant l'information directe, avec différents types d'énoncés antérieurs ou synchroniques. Le texte est donc une **productivité**, ce qui veut dire : 1. son rapport à la langue dans laquelle il se situe est redistributif (destructivo-constructif), par conséquent il est abordable à travers des catégories logiques plutôt que purement linguistiques ; 2. il est une permutation de textes, une intertextualité : dans l'espace d'un texte plusieurs énoncés, pris à d'autres textes, se croisent et se neutralisent ».

## La théorie

« La recherche sémiotique reste une recherche qui ne trouve rien au bout de la recherche (« aucune clé pour aucun mystère », dira Lévi-Strauss) que son propre geste idéologique, pour en prendre acte, le nier et repartir de nouveau.

Julia Kristeva

l'œuvre de Julia Kristeva est cet avertissement : que nous allons toujours trop lentement, que nous perdons du temps à « croire », c'est-à-dire à nous répéter et à nous complaire, qu'il suffirait souvent d'un petit supplément de liberté dans une pensée nouvelle pour gagner des années de travail. Chez Julia Kristeva, ce supplément est théorique. Qu'est-ce que la théorie ? Ce n'est ni une abstraction, ni une généralisation, ni une spéculation, c'est une réflexivité ; c'est en quelque sorte le regard retourné d'un langage sur lui-même (ce pour quoi, dans une société privée de la pratique socialiste, condamnée par là à *discourir*, le discours théorique est transitoirement nécessaire). C'est en ce sens que, pour la première fois, Julia Kristeva donne la théo-

rie de la sémiologie : « *Toute sémiotique ne peut se faire que comme critique de la sémiotique* ». Une telle proposition ne doit pas s'entendre comme un vœu pieux et hypocrite (« critiquons les sémioticiens qui nous précèdent »), mais comme l'affirmation que dans son discours même, et non au niveau de quelques clauses, le travail de la science sémiotique est tissé de retours destructeurs, de coexistences contrariées, de défigurations productives.

La science des langages ne peut être olympienne, positive (encore moins positiviste), in-différente, adiaforique, comme dit Nietzsche ; elle est elle-même (parce qu'elle est langage du langage) *dialogique* — notion mise à jour par Julia Kristeva à partir de Bakhtine, qu'elle

nous a fait découvrir. Le premier acte de ce dialogisme, c'est, pour la sémiotique, de se penser à la fois et contradictoirement comme science et comme écriture — ce qui, je crois, n'a jamais été fait par aucune science, sauf peut-être par la science matérialiste des présocratiques, et qui permettrait peut-être, soit dit en passant, de sortir de l'impasse *science bourgeoise* (parlée) / *science prolétarienne* (écrite : du moins postulativement).

La valeur du discours kristevien, c'est que son discours est homogène à la théorie qu'il énonce (et cette homogénéité est la théorie même) : en lui la science est écriture, le signe est dialogique, le fondement est destructeur : s'il paraît « difficile » à certains, c'est précisément parce qu'il est *écrit*. Cela veut dire quoi ? D'abord qu'il affirme et pratique à la fois la formalisation et son déplacement, la mathématique devenant en somme assez analogue au travail du rêve (d'où beaucoup de criaileries). Ensuite qu'il assume au titre même de la théorie le glissement terminologique des définitions dites scientifiques. Enfin qu'il installe un nouveau type de transmission du savoir (ce n'est pas le savoir qui fait problème, c'est sa transmission) : l'écriture de Kristeva possède à la fois une discursivité, un « développement » (on voudrait donner à ce mot un sens « cycliste » plus que rhétorique) et une formulation, une frappe (trace de saisissement et d'inscription), une germination : c'est un discours qui agit moins parce qu'il « représente » une pensée que parce que, immédiatement, sans la médiation de la terne écriture, il la produit et la destine. Cela veut dire que la sémanalyse, Julia Kristeva est la seule à pouvoir la faire : son discours n'est pas propédeutique, il ne ménage pas la possibilité d'un « enseignement » ; mais cela veut dire aussi, à l'inverse que ce discours nous transforme, nous déplace, nous donne des mots, des sens, des phrases qui nous permettent de travailler et déclenchent en nous le mouvement créatif même : la permutation.

En somme, ce que Julia Kristeva fait apparaître, c'est une critique de la *communication* (la première, je crois, après celle de la psychanalyse). La communication, montre-t-elle, tarte à la crème des sciences positives (telle la linguistique), des philosophies et des politiques du « dialogue », de la « participation »

# Un classique de la linguistique

et de l'« échange », la communication est une *marchandise*. Ne nous rappelle-t-on pas sans cesse qu'un livre « clair » s'achète mieux, qu'un tempérament communicatif se place facilement ? C'est donc un travail politique, celui-là même que fait Julia Kristeva, que d'entreprendre de réduire théoriquement la communication au niveau marchand de la relation humaine, et de l'intégrer comme un simple niveau fluctuant à la signification, au Texte, appareil hors-sens, affirmation victorieuse de la Dépense sur l'Échange, des Nombres sur la Comptabilité.

Tout cela fera-t-il son chemin ? Cela dépend de l'inculture française : celle-ci semble aujourd'hui clapoter doucement, monter autour de nous. Pourquoi ? pour des raisons politiques, sans doute ; mais ces raisons semblent curieusement déteindre sur ceux qui devraient le mieux leur résister ; il y a un petit nationalisme de l'intelligentsia française ; celui-ci ne porte pas, bien sûr, sur les nationalités (Ionesco n'est-il pas, après tout, le Pur et Parfait Petit Bourgeois Français ?), mais sur le refus opiniâtre de *l'autre langue*. L'autre langue est celle que l'on parle d'un lieu politiquement et idéologiquement inhabitable : lieu de l'interstice, du bord, de l'écharpe, du boitement : lieu *cavalier* puisqu'il traverse, chevauche, panoramise et offense. Celle à qui nous devons un savoir nouveau, venu de l'Est et de l'Extrême-Orient et ces instruments nouveaux d'analyse et d'engagement que sont le paragraphe, le dialogisme, le texte, la productivité, l'intertextualité, le nombre et la formule, nous apprend à travailler dans la différence, c'est-à-dire par dessus les différences au nom de quoi on nous interdit de faire germer ensemble l'écriture et la science, l'Histoire et la forme, la science des signes et la destruction du signe : ce sont toutes ces belles antithèses, confortables, conformistes, obstinées et suffisantes, que le travail de Julia Kristeva prend en écharpe, balafrant notre jeune science sémiotique d'un trait *étranger* (ce qui est bien plus difficile qu'*étranger*), conformément à la première phrase de *Séméiotiké* : « Faire de la langue un travail, œuvrer dans la matérialité de ce qui, pour la société, est un moyen de contact et de compréhension, n'est-ce pas se faire, d'emblée, étranger à la langue ? »

Roland Barthes

La traduction en français de l'ouvrage fondamental de la linguistique américaine doit être salué comme un événement de l'ordre de la culture générale ; il est douteux, en effet, qu'en linguistique cette traduction puisse exercer encore quelque influence actuellement. Certes, l'importance de cette Bible ou de ce *vade-mecum* de la linguistique américaine n'est plus à établir et, depuis la date de sa parution, 1933, le livre a été lu, comme il est à souhaiter, même en France.

Leonard Bloomfield,  
*Le Langage*.  
Trad. de l'américain  
par Janick Gazio,  
avant-propos  
de Frédéric François.  
Payot, éd., 525 p.

Toutefois, il faut le dire dès maintenant, beaucoup de lecteurs, non linguistes et linguistes, bénéficieront de ce tableau complet et systématique du fondement de la linguistique structurale actuelle. De ce point de vue, on trouverait difficilement l'équivalent de ce côté-ci de l'Atlantique : un ouvrage qui prend le lecteur sans prénotation aucune et qui le conduit, de chapitre en chapitre, à la connaissance de la linguistique. Ce fondement a donc double valeur, et scientifique et pédagogique.

L'avant-propos de Frédéric François tente de discerner de façon claire et intéressante « ce qui est vivant » et « ce qui est mort », ou plutôt le vrai et le faux, d'un tel travail d'ensemble. Il a l'avantage d'attirer l'attention sur les points litigieux et sur lesquels la discussion reste ouverte et susceptible d'être féconde. Il ressort de ce texte liminaire que la linguistique de Bloomfield est issue d'une idéologie propre, mais n'en dirait-on pas de même des autres ? Aussi apparaît donc un premier problème général : celui du rapport de l'idéologie et de la science sociale, car la linguistique est, pour Bloomfield comme pour Trubetzkoy, ni science de la nature ni science de l'esprit, mais *science sociale*.

Sans doute, ici encore, sera confirmée l'observation selon laquelle des chercheurs d'inspira-

tion différente parviennent finalement à des formulations et à des solutions analogues. Mais, comme le souligne l'introducteur, ces solutions ne sont pas *identiques*. Par exemple, Bloomfield hésite souvent entre critère physique (accent très fort, fort, ou faible) et critère fonctionnel (fonction culminative, démarcative, ou expressive). Tandis que pour Trubetzkoy seules les fonctions linguistiques de l'accent ont quelque valeur clarifiante.

Autre problème général et d'ailleurs extra-linguistique, celui de la *différence* qui s'instaure fatalement entre les précurseurs et leurs successeurs : ce que ces derniers gagnent en rigueur sur les premiers ne s'obtient qu'au détriment de la richesse et de la multiplicité des voies ainsi sacrifiées. Faire école entraîne donc nécessairement mutilation ; d'où la prudence qui commande la relecture de ce qu'il est convenu d'appeler les « classiques » : leur contenu dépasse largement leur postérité. C'est aussi en quoi la lecture du *Langage* de Bloomfield s'impose trente ans après. Un même retour aux sources de la linguistique européenne n'est pas sans conséquences : l'intérêt d'une étude du Cercle de Prague n'a d'ailleurs pas échappé. Si l'histoire exigeait quelque justification, voilà qui est fait.

Il est vrai, comme l'affirme Malmberg dans *Les nouvelles tendances de la linguistique* (P.U.F., 1966), que l'analyse de Bloomfield ne se distingue pas de celle des phonologues de Prague. Aussi s'est-on interrogé sur l'origine des similitudes qu'offrent les travaux de Bloomfield avec les principes et les méthodes des formes dites structurales de la linguistique européenne. Y a-t-il eu dépendance réelle, puisque entre 1914, date de l'*Introduction to the Study of language* et 1933, Bloomfield avait pu prendre connaissance des tendances européennes ? Ou bien, s'agit-il d'un accord « nécessaire » s'expliquant par l'objet lui-même de l'étude bloomfieldienne : le langage humain ?

La conception du langage comme *produit social*, Bloomfield a pu la trouver chez son compatriote Sapir, qui lui-même comme le suppose Adam Schaff (in : *Langage et connaissance*, éd. Anthropos, 1969) concorde avec Hum-

boldt. En fait, Sapir a été formé à l'école des ethnologues comme Boas, et Bloomfield à celle de Wundt d'abord et des behavioristes ensuite. De toutes façons, Bloomfield a vivement repoussé l'interprétation psychologisante de Hermann Paul. Il y a chez Bloomfield un refus très net du *mentalisme*, au bénéfice d'une description linguistique adéquate, permettant d'ailleurs grâce à une rigueur toute scientifique d'apporter les conclusions historiques nécessaires adaptées à une telle description. Tels sont les principes d'une étude linguistique de l'évolution. Comme l'écrit Frédéric François : « la distinction entre variations phonétiques continues et variations phonologiques discontinues, aboutissement des premières, peut seule en effet rendre ces lois intelligibles... enfin les lois ne deviennent intelligibles que si on les envisage comme « structurales », c'est-à-dire comme traduisant les pressions qu'exercent mutuellement les phonèmes les uns sur les autres, causes structurales qui fournissent le cadre dans lequel des considérations de linguistique externe peuvent jouer (emprunts, invasions, etc.) » (p. XIII-XIV). Ainsi Bloomfield rattache-t-il rigoureusement toute conclusion historique concernant la langue à la présupposition d'une analyse synchronique.

Depuis Bloomfield, les trois relations syntaxiques suivantes ont été définies par les linguistes américains d'après les rapports entre les constituants immédiats et l'unité : relation de subordination (l'unité et un seul des constituants appartiennent à la même classe formelle), relation de coordination (la classe formelle de l'unité est celle même de chacun des constituants), relation de construction exocentrique (la classe formelle de l'unité est autre que celle des constituants). On identifie ces constructions avec les fonctions de la glossématique (glossèmes : les plus petites unités de signalisation) : la sélection, la combinaison, la solidarité. Il faut savoir, en outre, que Bloomfield a relevé le caractère indécomposable du mot qu'il définit comme « minimal free form » : forme libre minimale. Ce critère a le défaut d'exclure les prépositions et conjonctions mais il fonctionne négativement pour